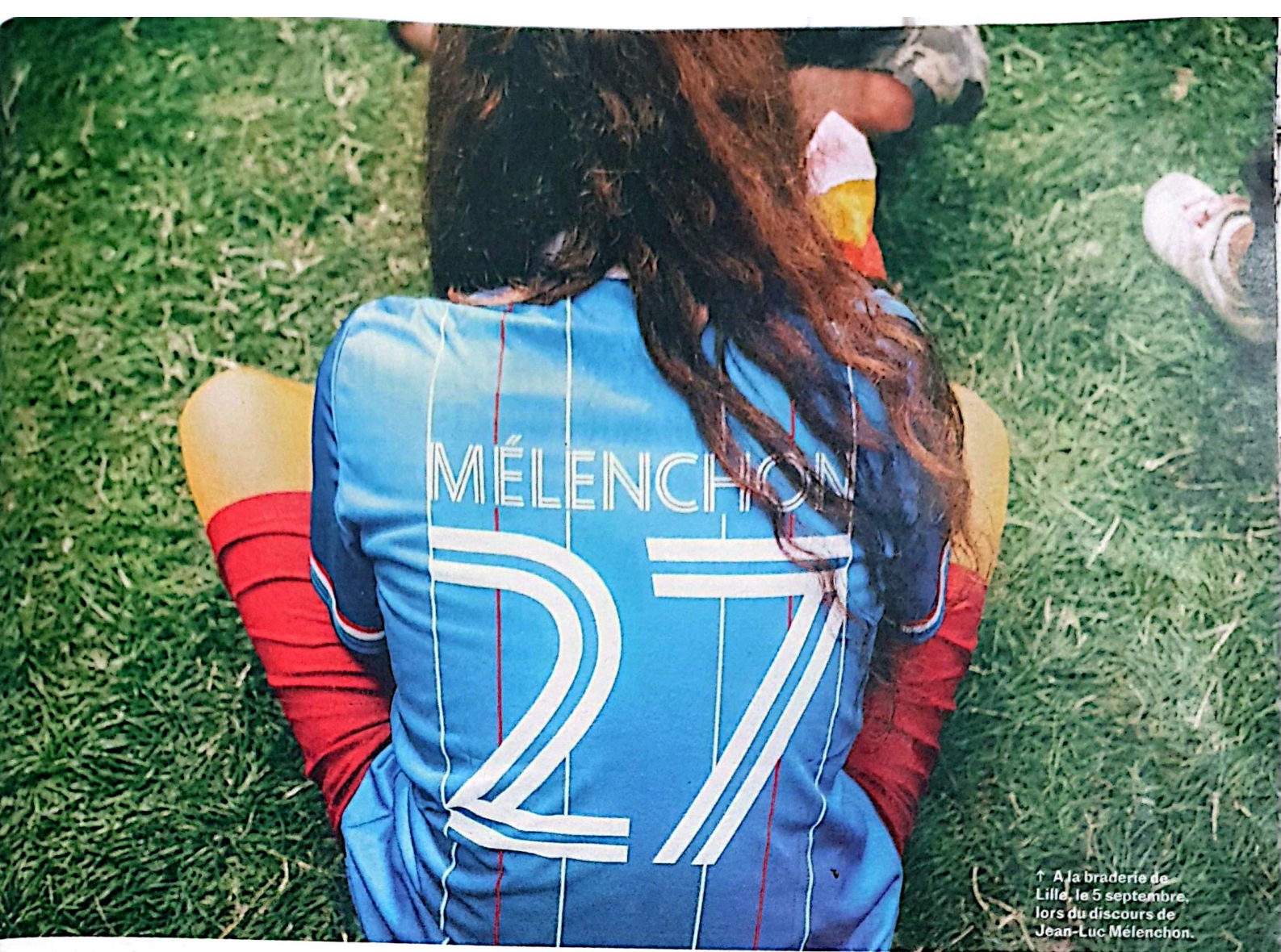




↑ A la braderie de Lille, le 5 septembre, lors du discours de Jean-Luc Mélenchon.

STRATÉGIE LE PARI JEUNE DE LFI

Séduire les électeurs juniors est un axe tactique pour le parti mélenchoniste. Voici comment les stratèges de la "révolution citoyenne" s'y prennent pour s'attacher une génération qui préfère la promesse d'une "rupture" à la "gauche de gouvernement"

Par Matthieu Aron

A La France insoumise (LFI), la conquête de l'Elysée passe désormais par les repas de famille. Manuel Bompard a même un nom pour cette stratégie : la « campagne moléculaire ». Le 21 août dernier, lors des universités d'été des insoumis, le coordinateur du parti, mathématicien de formation, a exposé le principe de ce qu'il appelle une « réaction en chaîne » : « Un militant convainc cinq personnes, qui en convainquent à leur tour cinq autres. » « La campagne, elle se fait d'abord dans le quotidien », explique-t-il. A chacun, donc, de travailler sa petite molécule électorale : « Les amis, les collègues et, surtout, les parents et les grands-parents. »

Car les jeunes sont au cœur de ce dispositif. Cette « campagne moléculaire » s'appuie en effet sur une fracture profonde : à gauche, les différentes générations ne votent désormais plus du tout de la même manière. « Plus les électeurs sont jeunes, plus ils ont tendance à voter LFI », résume Antoine Bristielle, directeur de l'observatoire de l'opinion de la Fondation Jean-Jaurès. « A la présidentielle de 2022, Jean-Luc Mélenchon a ainsi séduit plus de 30 % des 18-35 ans. » Deux ans plus tard, pour les européennes de 2024, la liste de Manon ►

► Aubry n'obtient que 9,9 % au niveau national, mais dépasse les 30 % chez les 18-24 ans, contre seulement 5 % pour celle de Raphaël Glucksmann, candidat de Place publique et du Parti socialiste (1). En revanche, il recueille 16 % chez les 60-69 ans et les plus de 70 ans contre 6 % et 3 % pour LFI. Une fracture confirmée par un sondage Elabe du 29 août sur les intentions de vote pour 2027 : Mélenchon atteint 42 % chez les 18-24 ans, contre 7 % pour Glucksmann. A gauche, l'âge est désormais une véritable ligne de partage électorale.

LFI mise donc sur ce que le politiste Vincent Tiberj appelle la « socialisation inversée ». Longtemps, les parents ont transmis leurs préférences politiques à leurs enfants. Désormais, le mouvement fonctionne aussi en sens inverse : les enfants peuvent influencer leurs parents, et les petits-enfants, leurs grands-parents. Bompard aime citer ces sénateurs de droite réticents à inscrire l'IVG dans la Constitution qui ont assoupli leur position après avoir été bousculés par leurs enfants le temps d'un week-end. Chez LFI, on veut croire aux vertus politiques du repas de famille. Le 7 mai dernier, à Marseille, Jean-Luc Mélenchon a d'ailleurs donné la consigne en prévision de la présidentielle de 2027 : « *Les plus jeunes, s'il vous plaît, allez voir vos grands-parents. Car, voyez-vous, les jeunes gens sont écoutés par leurs grands-parents.* »

DE TRÈS NOMBREUX SURDIPLÔMÉS

Certes, à gauche, les guerres des générations ne datent pas d'hier. Dans les années 1930, la SFIO exclut ses Jeunesses socialistes les plus radicales. La guerre d'Algérie éloigne ensuite étudiants et jeunes militants des partis traditionnels. Mai-68 consacre la rupture avec le PCF et la SFIO. Et après le tournant de la rigueur de 1983, une partie de la jeunesse investit d'autres combats, de l'antiracisme aux mouvements étudiants (voir p. 31). Il n'empêche : par son ampleur, la fracture actuelle est spectaculaire. Et elle ne se résume pas à une querelle entre jeunes impatientes et vieux raisonnables. Elle mêle déclassement social, bouleversement culturel, urgence écologique, nouvelles formes de militantisme et rapport profondément différent au temps, à l'information et même à la démocratie.

Première explication, la plus immédiatement sociale : le paradoxe d'une jeunesse bardée de diplômes, mais qui n'obtient plus nécessairement la position promise par ses études. « *On a un niveau d'éducation élevé (bac+5), mais sans les postes ou les rémunérations en adéquation, surtout lorsqu'on a suivi une formation dans les sciences humaines* », relève Antoine Bristielle. Un phénomène particulièrement marqué dans l'électorat de LFI, qui compte de très nombreux surdiplômés.

Pour la sociologue Monique Dagnaud, autrice de « Génération reset. Ils veulent tout changer »

“LES PLUS JEUNES, S'IL VOUS PLAÎT, ALLEZ VOIR VOS GRANDS-PARENTS. CAR, VOYEZ-VOUS, LES JEUNES GENS SONT ÉCOUTÉS PAR LEURS GRANDS-PARENTS.”

JEAN-LUC MÉLENCHON, À MARSEILLE

(Odile Jacob, 2025), qui étudie les jeunes socialisés à l'ère des réseaux sociaux, cette frustration économique ne constituerait cependant qu'une partie du problème. Le désenchantement est bien plus profond. « *La génération Facebook a grandi avec l'espoir d'un monde offrant toujours davantage de liberté, d'échanges, de loisirs et de possibilités d'épanouissement. Or ces promesses n'ont pas été tenues. Et de nouvelles menaces sont apparues, à commencer par le dérèglement climatique.* » Elevés dans la croyance au progrès et à l'ouverture, ces jeunes adultes découvrent ainsi un monde plus incertain, plus dur et plus violent que celui qu'ont connu leurs parents. Une société qui appellerait donc à des changements rapides et profonds. Cependant, cette radicalisation de la jeunesse n'est pas uniforme : une fracture générationnelle peut en cacher une autre. Au sein même des nouvelles générations, les femmes et les hommes s'éloignent politiquement à grande vitesse.

C'est l'un des phénomènes qui frappe le plus Monique Dagnaud dans ses recherches récentes. Chez les jeunes diplômés, les femmes sont « *plus progressistes, plus sensibles aux questions écologiques et davantage révoltées* » que les hommes. Aux inquiétudes sur l'état du monde



↑ Jean-Luc Mélenchon à la braderie de Lille, le 5 septembre.

s'ajoute chez elles une sensibilité aiguë aux inégalités entre les sexes. Les hommes, eux, sont davantage attirés par des offres plus conservatrices. Les urnes enregistrent cette divergence. François Kraus, directeur du pôle Politique et Actualités de l'Ifop, relève qu'à la présidentielle de 2022 « 46 % des femmes de moins de 25 ans ont voté Jean-Luc Mélenchon, contre 24 % des jeunes hommes. En 2017, chez les moins de 35 ans, l'écart entre jeunes hommes et jeunes femmes n'était encore que de deux points dans l'électorat insoumis ». En quelques années, le *gender gap* s'est donc spectaculairement creusé. Cette féminisation de la radicalité à gauche n'est pas anecdotique. Féminisme, discriminations, écologie, défense des minorités : les jeunes femmes se retrouvent souvent à la pointe de ces nouvelles formes de politisation dont LFI a su faire autant de portes d'entrée vers son univers politique.

SENTIMENT D'URGENCE

Mais au-delà des causes qui mobilisent, c'est aussi la manière même de faire de la politique qui change avec les générations. À l'inquiétude sur l'avenir répond désormais un sentiment d'urgence. « Les jeunes estiment qu'ils

n'ont plus le temps », résume le politiste Rémi Lefebvre. Plus le temps de discuter indéfiniment, de négocier ou de « palabrer ». Cette accélération du temps politique explique aussi le rejet des vieilles mécaniques partisanes. Les congrès, les motions, les courants et sous-courants, les réunions interminables qui accouchent de compromis parfois illisibles constituent presque un reposoir. « *Le PS en offre, aux yeux de ces jeunes, la caricature parfaite* », explique Rémi Lefebvre. François Hollande cristallise, lui, une autre défiance : celle envers une gauche qui promet la rupture avec la finance avant de composer avec le pouvoir économique. La loi travail, les mesures en faveur des entreprises, ou encore la loi sur la déchéance de nationalité ont durablement nourri, chez eux, ce sentiment d'un reniement.

De là, aussi, un rapport différent au fonctionnement démocratique lui-même. Dans « Faire parti autrement ? » (Raisons d'agir, 2026), nourri de dizaines d'entretiens avec de jeunes militants insoumis, Rémi Lefebvre relève que le manque de démocratie interne à LFI choque bien davantage leurs aînés qu'eux-mêmes. Chez certains, le raisonnement est simple : puisqu'on a le bon programme, pourquoi perdre du temps à ▶

"ON RESTE BEAUCOUP PLUS AU NIVEAU DES ÉMOTIONS QUE DE CELUI DE LA CONSTRUCTION RATIONNELLE D'UN MODÈLE DE SOCIÉTÉ."

MONIQUE DAGNAUD, SOCIOLOGUE

► discuter ? « *Un chef et un programme* », et on avance. Mais les générations ne se distinguent pas seulement par leur manière de faire de la politique. Elles se séparent aussi par les combats qui les ont fait entrer dans l'arène publique. Pour celle qui arrive aujourd'hui à l'âge adulte, les matrices de politisation ne sont plus celles de ses aînés. Elles s'appellent violences policières, antiracisme, Gaza, immigration, violences sexistes et sexuelles, #MeToo, droits LGBT ou urgence climatique. Autant de combats qui ont en commun d'appeler moins le compromis que la rupture et sur lesquels LFI a su occuper l'espace.

CAUSES MOBILISATRICES

Pour autant, cette politisation par les causes ne signifie pas forcément le retour d'une idéologie structurée. « *On reste beaucoup plus au niveau des émotions que de celui de la construction rationnelle d'un modèle de société* », constate Monique Dagnaud. L'indignation précède souvent la doctrine. C'est également ce qui frappe Aurélien Rousseau, conseiller politique de Raphaël Glucksmann. A ses yeux, LFI a su « *mettre en musique* » non pas une idéologie complète, comme le marxisme ou le socialisme ont pu l'être dans l'histoire de la gauche, mais « *un discours activiste* » organisé autour de causes mobilisatrices. Gaza en est aujourd'hui l'exemple le plus évident, mais d'autres mots d'ordre – contre les milliardaires notamment – peuvent à leur tour cristalliser la mobilisation. Et, à en croire le député de Place publique, « *il est plus facile de tenir des propos radicaux susceptibles de séduire la jeunesse quand on n'a pas pour ambition réelle d'exercer le pouvoir, mais juste de devenir hégémonique dans son camp* ». Une lecture qui n'est évidemment pas sans arrière-pensée dans la bataille qui oppose les deux gauches, mais qui éclaire aussi leur divergence de fond : d'un côté, la rupture ; de l'autre, la revendication d'une gauche de gouvernement.

Cette évolution permet aussi de comprendre, en creux, pourquoi Raphaël Glucksmann peine davantage auprès de la jeunesse. L'Europe en est le meilleur exemple. Pour les générations qui se sont politisées dans les années 1980 ou 1990, la construction européenne pouvait encore incarner un horizon : l'avenir de la France, mais aussi celui de la gauche. Chez les plus jeunes, cette utopie s'est presque entièrement dissipée. « *L'utopie européenne, c'est quasiment zéro* », tranche Rémi Lefebvre. Même face au changement climatique, à Trump ou aux nouveaux rapports de force géopolitiques, l'Europe ne surgit plus spontanément comme un horizon politique désirable. Plus largement, Glucksmann paie son image de réformiste. Une vertu pour ses électeurs ; un synonyme d'impuissance pour une partie de la jeunesse. Le raisonnement tient en une phrase : regardez où le compromis a conduit le monde. Donc, il faut rompre.

Cette « politique des causes » possède enfin son média naturel : les réseaux sociaux. Là encore, la coupure générationnelle est spectaculaire. LFI l'a compris depuis longtemps. YouTube, Instagram, TikTok : le mouvement investit massivement les espaces où se trouve son électorat. A la suite du débat organisé par le Medef entre les différents candidats à la présidentielle, trois jours après sa diffusion, la vidéo de Jean-Luc Mélenchon approchait les 800 000 vues sur sa chaîne YouTube, contre 4 000 seulement pour celle publiée par Edouard Philippe. Mais la performance ne tient pas seulement à la puissance de la machine numérique insoumise. Le message lui-même épouse parfaitement les codes des plateformes : phrases courtes, conflictualité, personnalisation et séquences immédiatement partageables.

Reste un sérieux problème pour LFI : les réseaux sociaux ne font pas une élection. Et la jeunesse n'appartient pas aux seuls insoumis. Selon les derniers sondages d'avant présidentielle, si les 18-24 ans apportent majoritairement leurs voix à Mélenchon, les 25-35 ans se partagent entre LFI et le RN (2). Sur tout, les moins de 35 ans demeurent les champions de l'abstention, à l'inverse de leurs aînés, qui, eux, votent massivement. Lors des dernières élections, les plus de 60 ans, qui représentent grosso modo un tiers de la population, totalisent autour de 45 % des suffrages exprimés... Retour, donc, à l'équation de Manuel Bompard : la « *campagne moléculaire* ». Car LFI ne veut pas seulement mobiliser les abstentionnistes, elle compte aussi sur les jeunes pour aller convertir leurs parents, qui lui résistent. Avis aux familles de gauche : dans les prochains mois, les repas du dimanche risquent d'être animés. ●

(1) Etude sortie des urnes du 9 juin 2024 réalisée par l'institut Ipsos.

(2) Sondage Elabe pour BFM-La Tribune du 29 août.